



Résistance féminine en déportation

Rencontre avec **Alya Aglan**, historienne, professeure d'histoire contemporaine à l'université Panthéon-Sorbonne, **Christiane Page**, professeure en études théâtrales à l'université Rennes 2 Haute-Bretagne, **Danièle Lebrun**, sociétaire de la Troupe, conduite par la journaliste **Leïla Kaddour-Boudadi**

En ligne à partir du 19 décembre 2024

Éclairage pédagogique par Anne Delaplace, professeure de lettres

Sur la scène du Théâtre du Vieux-Colombier, lundi 2 décembre 2024, a eu lieu une rencontre consacrée à la résistance féminine en déportation, en écho avec le parcours « écrire et combattre pour l'égalité » au programme du baccalauréat. La journaliste Leïla Kaddour-Boudadi a donné la parole à l'historienne Alya Aglan, et à la spécialiste de l'œuvre de Charlotte Delbo Christiane Page, qui ont fait revivre l'histoire singulière de ces femmes engagées qui se sont dressées contre la barbarie nazie. La sociétaire Danièle Lebrun leur a prêté sa voix.

« VOUS NE SAVEZ PAS »

« Vous ne savez pas. » Voilà comment l'autrice Charlotte Delbo, résistante et déportée, s'adresse à celles et ceux qui croyaient – sincèrement – connaître la réalité de la déportation. « Vous ne savez pas. » La phrase est cinglante, elle fouette la conscience de celles et ceux qui croyaient – naïvement – avoir compris le froid, la faim, la mort. Mais il faut avoir lu la trilogie *Auschwitz et après* pour mesurer notre coupable ignorance. Non, nous ne savons pas. Nous ne saurons jamais vraiment. Alors il nous faut revenir, encore et toujours, à la vérité indispensable du témoignage. Il nous faut écouter – humblement – les voix de celles qui sont revenues des camps du Troisième Reich. Les voix de celles qui ont risqué leur vie pour sauver notre liberté, qui ont connu les arrestations, la torture, les wagons à bestiaux, les kapos. Les voix de celles qui ont été rasées, tatouées, humiliées. Les voix de celles qui savent.

RÉSISTER AU FÉMININ

Qui sont-elles, ces femmes qui ont résisté ? Nous connaissons les plus célèbres, entrées au Panthéon en 2015, Geneviève de Gaulle-Anthonioz et Germaine Tillion, toutes deux résistantes de la première heure et déportées au camp de Ravensbrück. Mais pour deux noms passés à la postérité, combien de résistantes demeurées dans l'anonymat ? L'historienne Alya Aglan explique la difficulté d'identifier avec précision la part féminine de la Résistance : pour obtenir le statut de résistant, il fallait le demander. Or les femmes, dans une forme de réserve assez caractéristique de cette époque où leur parole compte peu, n'ont pas eu ce réflexe, considérant qu'elles n'avaient fait que leur devoir. Voilà peut-être pourquoi, sur 1 038 compagnons de la Libération nommés par le général de Gaulle, on ne compte que 6 femmes... On estime pourtant aujourd'hui que 15 % des agents homologués par la Résistance furent des agentes. Le discours prononcé par Geneviève de Gaulle-Anthonioz en 1992 à Lyon, lu par Danièle Lebrun, brosse un portrait vivace de cette Résistance au féminin. Admirant l'audace et la dignité des 1 000 femmes rassemblées au camp de Compiègne avant d'être déportées à Ravensbrück en janvier 1944, elle écrit : « Malgré le tragique de l'heure, nous nous sommes regardées avec joie, avec fierté. C'était une image extraordinaire de la Résistance. Et comme



toutes les régions étaient représentées, c'était aussi une image de la France. » La suite du discours précise l'origine socioculturelle de ces femmes, révélant le pluralisme à la fois social et idéologique de la Résistance. Fleuristes et avocates, communistes et chrétiennes, ouvrières et journalistes, tous ces profils se sont fondus dans le même creuset, celui du combat commun contre le nazisme. Énumérant les noms et les missions accomplies, Geneviève de Gaulle-Anthonioz dessine les deux visages de la Résistance féminine : l'action de terrain (renseignement, radio, confection de faux papiers, filières d'évasion) et la posture de surveillance, que le général de Gaulle a nommée « l'infrastructure de la Résistance », incarnée par celles qui, du seuil de leur porte, veillent sur les maquisards, protègent les réseaux et, ce faisant, permettent le combat. Citant l'historien Henri Noguères, Geneviève de Gaulle-Anthonioz souligne que la résistance féminine équivaut, dans le fond, à la résistance : « Il en fut des femmes dans la Résistance comme il en est quotidiennement dans la vie. Elles y ont fait toutes ces choses qu'elles seules peuvent faire, ou qu'elles pouvaient faire en tout cas indiscutablement mieux que les hommes. Et elles y ont fait aussi, et tout aussi bien que les hommes, tout ce que les hommes faisaient. »

RÉSISTER DANS LES CAMPS

Ce que l'on sait peut-être moins, c'est que la résistance ne s'arrête pas avec l'arrestation. L'historienne Alya Aglan définit ainsi ce prolongement de la lutte et sa métamorphose obligée dans l'enfer des camps : « Le mot résister garde sa force mais change complètement de contenu. Résister en camp de concentration, c'est croire qu'il y a encore une humanité possible. » C'est la solidarité à toute épreuve entre les déportées qui incarne le mieux la perpétuation de la résistance féminine par-delà les barbelés : résister, c'est d'abord survivre, ensemble. De la même manière que l'on a combattu, ensemble. Dans le premier volet de sa trilogie, *Aucun de nous ne reviendra*,

paru pour la première fois en 1965, Charlotte Delbo raconte, dans la douleur et la reconnaissance mêlées, tout ce qu'elle doit à ses camarades qui, lorsqu'elle était sur le point de céder à la mort, l'ont soutenue et maintenue en vie. Rappelons que Charlotte Delbo, qui produisait des tracts et des journaux clandestins pour le réseau parisien de la résistance communiste, a fait partie du seul convoi de résistantes déportées à Auschwitz-Birkenau (alors que la plupart des détenues politiques étaient déportées au camp de Ravensbrück). Elles furent 230 femmes à monter dans le train Henri Noguères – en chantant *La Marseillaise* – le 24 janvier 1943, et 49 à revenir en 1945. Dans toute son œuvre, Charlotte Delbo témoigne de l'amitié indéfectible qui a uni ces femmes dans un effort commun d'entraide, conçu comme un dernier geste de résistance. Partager son pain avec la plus faible, soutenir celle qui ne tient plus sur ses jambes, réciter un poème à celle qui perd espoir. Résister à la déshumanisation programmée par la condition concentrationnaire. Résister aussi pour toutes celles qui n'ont pas survécu. Face aux cadavres de ses camarades transportées sous ses yeux, Charlotte Delbo s'efforce de rester debout : « je sais que toutes celles qui passent passent pour moi, que toutes celles qui meurent meurent pour moi. Je les regarde passer et je dis non. » Dire non : comment mieux définir l'esprit de résistance, et l'exigence éthique auquel il nous soumet encore aujourd'hui ?

MOLIÈRE À AUSCHWITZ

Dans cette volonté de résister à la barbarie, la littérature tient une place importante. La poésie notamment, lorsque des vers de « La Maison des morts » de Guillaume Apollinaire s'élèvent dans la nuit des baraques, ou se murmurent pendant l'appel. Le théâtre surgit aussi, insolite presque, à travers la figure de Molière. Agonisant

dans le vent glacé d'Auschwitz, une déportée invoque le souvenir de *L'École des femmes* : « Il fait plus froid. J'entends mon cœur et je lui parle comme Arnolphe à son cœur ». Cette irruption de la comédie dans la tragédie des camps peut surprendre. Elle s'explique néanmoins par la formation de Charlotte Delbo, exposée par Christiane Page. Assistante de Louis Jouvet de 1937 à 1941, la jeune femme a pris en notes tous ses cours au Conservatoire national d'art dramatique de Paris, et accompagné toutes ses répétitions. Elle a une connaissance très fine des textes dramatiques. Qui mieux qu'elle aurait pu mettre en scène *Le Malade imaginaire* à Auschwitz ? Aussi invraisemblable que ce projet puisse paraître, il a pourtant existé, et revit avec force sur la scène du Théâtre du Vieux-Colombier, dans l'extrait du deuxième volet de la trilogie, *Une connaissance inutile*, paru en 1970 et lu par Danièle Lebrun. Charlotte Delbo et ses camarades ont été déplacées dans un petit camp annexe d'Auschwitz, nommé Reisko. Elles y sont chargées par les nazis de mettre en œuvre, en laboratoire, la culture du kok-sagiz, (un ersatz du latex produit par une espèce de pissenlit). Échappant aux durs travaux en extérieur, les femmes retrouvent quelques forces et renouent avec leur imaginaire. Elles décident alors de monter et de jouer, toutes ensemble, une comédie : « *Le Malade imaginaire*, d'après Molière, par Claudette. Costumes de Cécile. Mise en scène de Charlotte. Agencement scénique et accessoires de Carmen. Lulu dans le rôle d'Argan. » Dans un élan commun de résistance à la déshumanisation qu'on leur impose, elles réécrivent la pièce de mémoire, réunissent avec une ingéniosité sidérante tous les éléments de décors et de costumes nécessaires à la représentation qu'elles donnent un soir, dans le secret d'une baraque plongée dans le froid et la nuit. « C'est magnifique parce que quelques répliques de Molière, ressurgies intactes de notre mémoire, revivent inaltérées, chargées de leur



pouvoir magique et inexplicable. [...] C'était magnifique parce que, pendant deux heures, sans que les cheminées aient cessé de fumer leur fumée de chair humaine, pendant deux heures, nous y avons cru. » Ce pouvoir de l'illusion comique, mis en abyme sur la scène du Théâtre du Vieux-Colombier, est un moment de grâce suspendu entre hier et aujourd'hui : l'ombre de Louis Jovet plane encore en coulisse, la voix si juste de Danièle Lebrun fait revivre les fantômes de ces actrices tragi-comiques aux têtes rasées. Poignant hommage à la puissance du théâtre.

UNE OPÉRETTE À RAVENSBRÜCK

Germaine Tillion a poussé plus loin encore la subversion par les mots, à Ravensbrück, en composant en 1944 une opérette intitulée *Le Verfügbar aux Enfers*. Ce titre est une parodie de l'opéra bouffe de Jacques Offenbach, *Orphée aux Enfers*, joué en 1858, qui était lui-même une parodie de l'opéra de Gluck, *Orphée et Eurydice*, composé en 1762. Cette parodie au carré révèle l'esprit à la fois érudit et malicieux de Germaine Tillion, ethnologue de formation et première historienne des camps de concentration. Protégée par ses camarades, qui lui procurent papier et crayons, documentant avec acuité le fonctionnement du camp, Germaine Tillion tourne en dérision sa condition de « verfügbar », de travailleuse « disponible », c'est-à-dire assignée à aucun commando, corvéable à merci, en somme. Elle recourt également à la culture musicale et populaire des autres déportées pour composer certaines chansons et revendique à son retour des camps la dimension collective de cette œuvre atypique. Cet usage de l'humour, de la satire, est une autre facette de la Résistance, comme le souligne Alya Aglan : « Rire ensemble, c'est faire corps, briser tous les interdits, c'est une façon de défaire la barbarie. » Lorsque s'élève la voix espiègle de Danièle Lebrun, si juste, si vraie, c'est toute la gouaille des femmes – « Nénette, Lise et Titine » – qui ressurgit sur la scène, dans sa dignité facétieuse :

« Nous allions de Nantes à Menton
Sur un message de London
Nous fournissions de gros canons
Le maquis en révolution
De pâte molle et de crayons
Qui faisaient sauter des tas d'maisons.
Nous nous disions "pas vu, pas pris"
C'est p't-être pour ça qu'on nous sommes ici... »

Comment ne pas admirer leur culot ? Il témoigne de la force de ces femmes qui ont su puiser, contre l'oppression, dans cette ressource infinie de notre humanité : le rire, envers et contre tout.



Les images de ce dossier sont extraites de la captation de la soirée
© coll. Comédie-Française